

Par opposition avec les mots abstraits, tous les mots généraux ou génériques seront appelés *concrets* : ils expriment les rapports des choses entre elles, non pas comme des caractères qui, par une abstraction impossible, seraient indépendants des choses, mais tels qu'ils existent, c'est-à-dire unis aux choses. Tous les noms de genre, comme homme, arbre, étoile, et tous les adjectifs, comme brave, grand, brillant, sont, par suite, des noms concrets. Tout nom connotatif est donc un nom concret.

Nous ne devons pas confondre, comme on le fait quelquefois, le mot général et le mot abstrait. Le mot général s'oppose au mot individuel ou particulier, le mot abstrait s'oppose au mot concret, qu'il soit ou particulier ou général. Le nom abstrait : « blancheur » s'oppose sous ce rapport au nom général : « les choses blanches » et, par suite, à tous les objets particuliers qui sont blancs.

Le mot abstrait ne peut posséder la double fonction du mot général, qui à la fois dénote des objets et connote leur ressemblance. On peut dire, avec M. Mill, du mot abstrait, qu'il dénote la ressemblance, les rapports, et qu'il connote « zéro ». Mais il n'y a aucun profit pour la logique à employer de pareils subterfuges. Le mot abstrait est le dernier terme de la généralisation ; c'est lui qui fait à la fois la facilité et le péril de cette opération.

C'est une conséquence de la généralisation qu'il doit y avoir des mots pour les plus infimes comme pour les plus hautes généralités ; comme Anglais, Européen, homme, animal, être organisé, cercle, courbe, figure géométrique, corps étendu. Ces généralisations successives jouent un grand rôle dans la science ; elles nous mènent à un grand nombre d'expressions techniques qui doivent être examinées en logique ; mais cet examen trouvera plus convenablement sa place dans le chapitre suivant sur la notion ou le concept.

« moyen excellent de se rendre compte des obscurités et des perplexités de la « métaphysique. Ils verraient alors clairement le vrai caractère de cette multitude immense de *riens* qui passe pour être de la philosophie. » Bailey : *Lettres sur l'Esprit*, II, p. 159.

11. La seconde catégorie des mots, considérés au point de vue logique, embrasse les mots qui se rattachent à la RELATIVITÉ.

Il est impossible que la relativité essentielle de toute connaissance, de toute pensée, de toute conscience, ne se traduise pas dans le langage. Puisque tous les objets que nous pouvons connaître ne sont saisis que comme des états passagers qui succèdent à d'autres états contraires, toute expérience doit, pour ainsi dire, avoir deux côtés ; et il faut, de deux choses l'une, ou bien que chaque mot ait un double sens, ou bien que pour chaque pensée il y ait deux mots. Nous ne pouvons, par exemple, concevoir la lumière qu'en l'opposant à l'obscurité ; nous sentons par une impression distincte que nous passons de la lumière à l'obscurité, et de l'obscurité à la lumière. Le mot lumière n'a pas de sens, si on ne l'oppose pas au mot obscurité. Nous distinguons par la conscience deux changements contraires, celui qui nous fait passer de la lumière à l'obscurité, et *vice versa* ; cette distinction est la seule différence de sens qui existe entre les deux mots : la lumière, ou le fait de sortir des ténèbres, les ténèbres, ou le fait de sortir de la lumière. Cette relativité se retrouve partout et devrait donner lieu pour toutes choses à l'emploi de deux mots. Les langues humaines devraient être composées, non pas de mots individuels, mais pour ainsi dire de couples de mots. En fait, nous trouvons dans les langues un grand nombre de ces couples ; mais il s'en faut que cet usage soit universel. Par exemple, nous trouvons des mots opposés comme chaud et froid, mouvement et repos, en haut et en bas, léger et pesant, pénible et doux, épais et mince, riche et pauvre, vie et mort, parent et enfant, maître et sujet, etc. Il nous paraît nécessaire de rechercher dans quelles proportions se développe ce système de mots opposés, et, s'il n'est point universel, de nous demander pourquoi.

12. La grande distinction fondée sur la relativité est exprimée par des mots POSITIFS et des mots NÉGATIFS.

Il n'y a pas de désignation tout à fait convenable pour

exprimer le principe de relativité universelle. L'opposition marquée par les mots positifs et négatifs est encore la meilleure ; mais le terme « négatif » tend un peu trop à indiquer un défaut, l'absence d'une qualité, sans indiquer la présence d'une qualité contraire. Or la négative d'une qualité réelle est aussi réelle que cette qualité elle-même. Nord et Sud ont autant de titres l'un que l'autre à être considérés comme des choses réelles. Le chaud et le froid, le passage de l'un à l'autre, sont au même titre des expériences réelles et actuelles.

Les mots « relatif et corrélatif » sont aussi trop limités pour convenir ici. Ils n'expriment que des relations complexes, comme celles du père et de l'enfant, de l'écolier et du maître, du moteur et du mouvement.

De tous ces mots, les meilleurs, ceux qui s'adaptent le mieux à l'universalité de la relation des choses entre elles, sont encore les premiers. Nous adopterons donc les expressions *positif* et *négatif*, en rappelant que le mot « négatif » a toujours le sens d'une existence réelle, non moins que le mot positif. Ainsi expliqués, ces mots peuvent embrasser dans toute son étendue l'universelle relativité. Quant aux mots relatif et corrélatif, nous les emploierons pour exprimer certaines relations spéciales qui dérivent des dispositions compliquées des choses de ce monde.

M. Mill exprime ainsi qu'il suit la nature des mots positifs et négatifs : « A tout mot concret positif peut correspondre un mot négatif. Après avoir donné un nom à une chose, nous pouvons en former un second qui serait le nom de toutes les choses, hormis celle-là. Ces noms négatifs sont employés toutes les fois qu'on doit parler collectivement de toutes les choses autres qu'une certaine chose déterminée. Aussi *non blanc* dénote toutes les choses, excepté les choses blanches, et connote l'attribut qui consiste à ne pas être blanc... »

« Des noms qui sont positifs dans la forme sont souvent négatifs en réalité, et de même d'autres mots sont positifs, quoique négatifs dans la forme. Le mot *incommodité*,

« par exemple, n'exprime pas seulement l'absence de commodité ; il exprime un attribut positif, celui d'être une cause de peine ou d'ennui. De même le mot *désagréable*, malgré sa forme négative (*unpleasant*), ne connote pas seulement le défaut d'agrément, mais un degré un peu moindre de ce que signifie le mot *pénible*, qui est essentiellement positif. *Oisif* est au contraire un mot qui, quoique positif dans la forme, ne représente que ce qu'on exprimerait par ces mots *ne faisant rien*, ou encore *non disposé à travailler*. De même *sobre* équivaut à *non ivrogne*. »

Aussi parle M. Mill. M. de Morgan présente cette distinction comme une forme particulière de la relativité universelle : « Prenons, dit-il, une couple de mots contraires, comme homme et non-homme. Il est clair qu'à eux deux ces mots représentent tout ce que l'on peut imaginer, tout ce qui peut exister dans l'univers. Mais les mots contraires du langage ordinaire embrassent en général, non l'univers tout entier, mais seulement quelque idée générale. Ainsi parmi les hommes, « Anglais et étranger » sont des contraires ; tout homme doit être l'un ou l'autre ; il ne saurait être les deux. Non Anglais et étranger sont des mots identiques, et il en est de même de non étranger et d'Anglais. On en peut dire autant des mots « nombre entier, et fraction » dans l'espèce des nombres, « des mots « pair, et homme du peuple », parmi les sujets du royaume, des mots « mâle et femelle » parmi les animaux, et ainsi de suite. Pour rendre compte de ce fait, nous dirons que l'idée entière examinée est un tout, un *universel* (nous entendons seulement par là l'ensemble dont nous considérons les parties) ; et les mots qui, sans avoir rien de commun, embrassent à eux deux toute l'idée examinée s'appelleront contraires, par rapport à ce tout. Aussi le tout étant le genre humain, « Anglais et étranger » sont les contraires ; comme aussi « soldat et civil, mâle et femelle, etc. ; » le tout étant le genre animal, les contraires seront « l'homme et la brute, etc. »

M. de Morgan nous fournit ici l'élément indispensable pour une définition exacte des mots positifs et négatifs. Il n'est pas tout à fait correct de dire que « *non blanc* » représente tous les objets de la nature qui n'ont pas la couleur blanche ; on vise dans ce cas une généralité moins vaste, la généralité de la couleur, et le sens de « *non blanc* » est seulement noir, rouge, vert, jaune, bleu, etc. Quelquefois même il s'agit d'une généralité encore moins grande, la généralité des couleurs blanche, noire, et des variétés du gris, les couleurs du prisme étant exclues ; dans ce cas « *non blanc* » signifie seulement noir et gris.

Lorsqu'un terme est ambigu, une façon de le rendre précis est de citer le terme contraire. Le terme *civil* a plusieurs sens ; il s'oppose à naturel, à militaire, à ecclésiastique, à incivil ou discourtois, et ainsi de suite. On arrive au même résultat en déterminant quelle est la généralité la plus haute présente à l'esprit de l'orateur. Si la généralité est la division des pouvoirs de l'État, « *civil* » doit être entendu comme le contraire de militaire et d'ecclésiastique ; si c'est la condition des hommes dans leurs rapports réciproques, « *civil* » représente les hommes organisés en société ; si c'est enfin les manières ou la tenue, *civil* doit être entendu comme synonyme de poli.

Ainsi de ces trois choses, l'idée générale ou le genre, le terme positif, le terme négatif, — nous ne pouvons connaître l'une sans connaître les deux autres. Si l'une est ambiguë, cette ambiguïté disparaîtra par le soin qu'on prendra d'en mentionner une seconde ; il importe peu que la seconde soit le terme contraire, ou le genre lui-même. Dans le langage ordinaire nous déterminerons le plus souvent l'idée générale d'après le sujet du discours. Si l'on est en train de discuter les origines de la société humaine, il est facile de voir que les mots « *civil et naturel* » sont employés pour diviser l'idée générale de la condition humaine au point de vue de la société. Si nous ne connaissons pas le sujet du discours, nous serons instruits nettement du sens du mot, dès qu'il arrivera à l'orateur de prononcer le

mot contraire, si par exemple, après avoir dit « *civil* », on ajoute « *non grossier* ».

13. Lorsqu'une idée générale ne contient que deux membres, l'un est le contraire de l'autre. C'est la forme la plus marquée de la contrariété.

Chaud et froid, lumière et ténèbres, haut et bas, droit et courbe, bien et mal, plaisir et peine, vertu et vice, santé et maladie, homme et brute, voilà des contraires absolus ; la négation d'un terme est l'affirmation de l'autre ; l'affirmation de l'un, la négation de l'autre.

14. Lorsqu'une idée générale, un genre élevé, contient plusieurs membres, la contrariété, quoique tout aussi réelle, n'a plus la même précision.

« *Rouge* », dans le genre couleur, ne s'oppose pas à une seule couleur ; il est en opposition avec une pluralité de couleurs. Si nous divisons les couleurs d'après le spectre de Newton, « *non rouge* » équivaut à six couleurs. Dans une énumération complète des diverses nuances de la couleur, non rouge équivaudrait à un grand nombre de nuances particulières. La contrariété dans ce cas est donc pour ainsi dire diffuse et indéfinie. « *Il n'est pas Anglais*, » voilà une affirmation qui nous plonge en quelque sorte dans un océan de possibilités, parce qu'elle nous laisse libre de choisir parmi les habitants de tous les pays.

15. Le langage possède diverses manières d'exprimer l'opposition ou la négation.

1° Dans quelques cas saillants, des noms séparés sont employés pour désigner les contraires : comme dans les exemples déjà cités. Il y a dans la langue anglaise environ quelques centaines de couples de noms contraires : jeune, vieux ; sage, fou ; brave, couard ; ascension, descente ; bien, mal ; doux, amer ; santé, maladie ; raboteux, lisse.

2° Il y a certaines méthodes générales pour exprimer la négation. La principale consiste dans l'emploi du préfixe *non* : *non* froid, *non* électrique, *non* moi.

On emploie aussi les préfixes *in*, *a* : *anormal*, *inconnu*, *incompréhensible* (1).

Le but qu'on se propose est encore atteint par des circonlocutions, comme « tout excepté » et « tout ce qui reste, une fois ceci ou cela ôté ». Ces dernières expressions rendent d'une manière exacte l'opposition et la négation, quand elle est dissimulée par une pluralité de contraires ; on choisit un genre, on met à part la donnée positive, et tout ce qui reste constitue la négative ou le contraire. « Tous les corps simples, excepté les métaux, » désignent tous les « non métaux » dans le genre des corps simples. Toutes les parties du discours, excepté le nom, est la manière la plus complète d'exprimer « non substantif. »

16. La négative d'une propriété réelle ou d'un objet est réelle elle aussi.

Puisque la négative n'est pas autre chose que ce qui reste d'un genre où sont compris plusieurs objets quand on en a distrait un, il est évident que la négative n'est pas moins positive et réelle que ce qu'on appelle le positif. En fait, il faut que le négatif et le positif puissent toujours être intervertis. Le positif est *en haut*, le négatif est *en bas* ; mais on peut considérer *en bas* comme positif, et *en haut* comme négatif.

Il y a des cas où l'un des deux contraires semble seul être positif, grâce à une propriété spéciale : par exemple, quand nous disons « abondance » ou « présence », par opposition à « défaut » ou « absence ». Richesse, pauvreté ; dette, créance ; plus, moins ; force, faiblesse ; plein, vide ; vie, mort ; science, ignorance ; fécond, stérile ; quelque chose, rien : sont des exemples analogues. Il semble que ces mots nous donnent d'un côté une conception vraiment positive, de l'autre une conception absolument négative. L'interversion de ces termes paraîtrait une violence impossible et contraire à la nature. Néanmoins, dans tous ces cas, la négative est elle-même un phénomène réel et déterminé ;

(1) Et en anglais le suffixe : *less*.

elle constitue une expérience spéciale du genre humain, quoique le plus souvent une expérience moins agréable. La situation du débiteur est un état réel, avec des traits caractéristiques. Il y a une idée générale : la situation pénuciaire des hommes ; nous détachons de cette idée les cas particuliers de ceux « qui n'ont pas de dettes », qui sont « solvables », et nous trouvons comme reste le cas de celui « qui est endetté ». Ces deux situations s'opposent l'une à l'autre : nous pouvons indifféremment appeler l'une ou l'autre positive ou négative. S'il y a quelque difficulté à transposer ces épithètes aux deux termes contraires, cela provient de l'imperfection, de l'impropriété déjà signalée de ces termes, comme expression de l'universelle relativité. On les emploie fréquemment dans des associations plus spéciales et plus limitées, de sorte que le mot positif paraît s'appliquer plus exactement aux états tels que l'abondance, la santé, la créance, la force, le plaisir, le bien ; le mot négatif, au contraire, paraît tout à fait impropre pour exprimer ces états.

Les généralités les plus hautes de toutes doivent contenir au moins deux choses, qui s'expliquent mutuellement et qui sont également réelles. Cette remarque est importante, parce que l'on se trompe souvent, en employant encore les formes du langage, alors qu'il n'y a plus de réalité opposée et correspondante. Ainsi, matière, esprit, ou plus correctement étendu et inétendu, objet, sujet, représente une couple de réalités qui s'expliquent l'une l'autre. Nier la matière, l'étendue, le monde objectif, c'est affirmer l'esprit, le monde subjectif. Jusqu'ici nous sommes dans le monde de l'expérience réelle et actuelle. Il y a pour nous une transition familière entre certains états de conscience que nous appelons matière, et certains autres états que nous appelons esprit ; nous les connaissons les uns et les autres par leur mutuel contraste ; notre connaissance ne peut s'élever plus haut. Cependant le langage peut aller plus loin. Nous pouvons résumer sous forme verbale ces deux faits : l'esprit et la matière, le sujet et l'objet ; nous pouvons recourir

à un seul et même terme qui sera l'équivalent de ce total ; ce terme pourra être l'univers, l'existence, l'absolu ; mais cette démarche nouvelle du langage ne fait pas avancer d'un pas notre connaissance. Il n'y a rien qui s'oppose à ce que nous appelons l'univers, l'existence, l'absolu ; rien n'est affirmé, lorsque l'on nie ces entités supposées. Nous pouvons concevoir la matière grâce à son contraire : l'esprit ; mais nous ne saurions trouver à l'existence un opposé réel.

Accordons pour un moment qu'il y ait une chose comme la non-existence, ce qui donnerait une réalité à l'existence, qu'est-ce qui nous empêcherait de résumer de nouveau ces deux choses en une seule, de donner un nom au total et d'insister sur la réalité de cette nouvelle entité, en raison de la réalité qui lui correspondrait, et ainsi de suite indéfiniment ? Nous devons nécessairement nous arrêter quelque part, et cette limite se trouve dans l'opposition la plus élevée où la généralisation puisse nous porter. En cela nous nous conformons à la relativité essentielle, à la dualité de toute connaissance. Une unité absolue n'est pas une connaissance, c'est un mot qui ne signifie rien.

17. En dehors de la relativité universelle, il y a un grand nombre de relations spéciales, qui sont impliquées dans les opérations de la nature et dans les relations des êtres vivants. De ces relations dérivent un grand nombre de termes relatifs.

Dans la transmission du mouvement, il y a une chose qui meut et une chose qui est mue, quelque chose qui pousse et quelque chose qui est poussé. L'attraction et la répulsion exigent deux choses : l'objet qui attire, l'objet qui est attiré. La chaleur et la lumière émanent de certains corps et agissent sur d'autres corps. L'acide s'oppose à l'alcali ou à la base : l'un et l'autre à un sel neutre.

La génération implique des parents et des petits. Mâle est le corrélatif de femelle. Le mot mâle n'a pas de sens par lui-même ; c'est par un seul acte indivisible de notre intelligence que nous comprenons ces mots « mâle et femelle ». Le fait qu'ils expriment est un fait complexe : deux élé-

ments y sont impliqués ; l'un ne peut être séparé de l'autre.

Serrure et clef, sont des termes corrélatifs de la même espèce. Nous ne pouvons comprendre ou saisir le sens du mot clef sans penser à la serrure, ni le sens du mot serrure sans penser à la clef.

L'organisation complexe de la société humaine comprend différents états où deux parties s'impliquent mutuellement. Tels sont les rapports du souverain au sujet, du maître au domestique, du débiteur au créancier, de l'accusateur à l'accusé, du vendeur à l'acheteur, du professeur à l'écuyer, du médecin au malade, de l'orthodoxe au dissident. Ce sont là des cas non pas de relativité universelle, mais de relativité spéciale, qui méritent d'être considérés en dehors des relations plus fondamentales que suppose toute connaissance.

Tous les verbes actifs sont corrélatifs par suite de leur essence même. Tout agent suppose une chose sur laquelle il agit : il n'existerait pas, s'il n'agissait pas. Un conquérant qui n'aurait rien conquis serait une pure absurdité.

On dit généralement, par rapport au grand problème de la perception du monde matériel, que la connaissance suppose un esprit qui connaît et un objet qui est connu, ce que l'on considère comme une preuve de la distinction de l'esprit et de la matière. En réalité, cependant, cela prouve seulement que dans l'action de la connaissance comme dans toute autre action, il y a la participation de deux choses. Si ces choses existent ou non comme des entités séparées et distinctes, c'est là une question toute différente.

18. Le sens de tous les objets de notre connaissance se précise et grandit à proportion qu'augmente le nombre des contraires ou des négations.

« L'or », dans le genre des corps simples, signifie l'exclusion de tous les soixante-deux autres corps simples. Si dix éléments de plus étaient découverts, il y aurait par suite dix oppositions, dix contraires de plus. « Santé », pour un paysan, représente l'absence d'un certain nombre de maladies vulgaires : le catarrhe, le rhumatisme, la

dyspepsie, la rougeole, etc.; pour un garçon d'hôpital, il a un sens bien plus étendu; pour un professeur de médecine, il signifie l'exclusion de plus de mille maladies.

On ne saurait en aucun cas se soustraire au principe de la relativité universelle. On ne peut parler d'une chose, si elle est intelligible, sans faire entrer dans la notion de cette chose une ou plusieurs autres choses également intelligibles. Dira-t-on, par exemple, qu'une « chaise » est un fait absolu sans relation, qui n'implique aucun opposé, aucun contraire, aucun fait corrélatif? Il n'en est rien. La chaise est l'opposé du « vide », de la situation physique et morale d'une personne qui souffre de l'absence de la chaise. Ce mot peut d'ailleurs, selon les circonstances, avoir un sens plus large et s'opposer à plus de choses, par exemple à une « table », à un « lit », à un « marchepied ». Enfin il peut avoir des contraires encore plus nombreux; il peut, par rapport au genre « siège », s'opposer à un « sofa », à une « ottomane », à un « banc », à un « escabeau », etc. Le sens complet de ce mot reviendra donc à cette phrase : « Je ne demande pas un escabeau, un sofa, etc., mais une chaise. »

CHAPITRE II

DES CLASSES, DES NOTIONS OU DES CONCEPTS.

1. Ces expressions représentent des généralisations qui s'appliquent à des propriétés *simples*, ou à des groupes de propriétés regardées comme liées, comme formant une unité.

Elles s'opposent à ce qu'on appelle les propositions, c'est-à-dire à des généralisations qui portent sur des couples d'objets, en affirmant (ou en niant) leur coexistence.

Nous pouvons identifier ou généraliser certains objets d'après un seul point de ressemblance, par exemple : « rond, chaleur, polarité ». Au point de vue concret, ces généralités s'appellent des classes : « les objets ronds, les objets chauds, les objets polarisés ». Lorsque le point de ressemblance est considéré d'une façon abstraite, « la rondeur, la chaleur, la polarité », l'abstraction prend le nom de notion générale, de concept général, ou simplement de notion et de concept; ces deux mots paraissent s'adapter plus convenablement à une qualité généralisée qu'à l'idée d'un seul objet concret. L'expression « une idée abstraite » est un équivalent pour désigner les qualités communes d'une classe.

Il est impossible de confondre les classes, les notions, qui n'expriment qu'un seul point de ressemblance, avec les propositions qui doivent embrasser au moins *deux* choses. Mais il y a un grand nombre de classes, de notions géné-